

que précis. Elle servira vraisemblablement la doctrine naguère préconisée par Léon XIII — celle du catholicisme "rallié."

Quant aux socialistes chrétiens, je ne crois pas qu'ils trouvent de ce côté beaucoup d'appui. La *Revue Thomiste* leur laisse entendre, dans ce premier numéro, quelques vérités désagréables, et je crains bien qu'avant peu M. le comte de Mun ne soit obligé de se brouiller avec saint Thomas.

E. B..

LA PERTE DU "LA BOURDONNAIS."

Le ministre de la marine a reçu le rapport de M. le capitaine de frégate Vuillaume, qui commandait le croiseur le *La Bourdonnais*, perdu, comme on le sait, à Sainte-Marie-de-Madagascar lors du cyclone du 20 février dernier.

Il m'a été donné de lire ce rapport. Jamais aucune lecture n'avait fait passer un tel frisson dans mes veines. Rien n'est dramatique comme le récit de la lutte de ces marins contre les éléments déchaînés, rien n'est poignant comme la stérilité de leurs efforts, rien n'est tragique comme la fin de vingt-trois d'entre eux.

Le 20 février, le *La Bourdonnais* se trouvait au mouillage de Sainte-Marie-de-Madagascar, petite île séparée de la grande terre par un étroit chenal qui forme une sorte de rade, sur laquelle s'ouvre une crique assez profonde où les navires viennent jeter l'ancre. La tenue du fond est bonne. Un bâtiment comme le *La Bourdonnais* peut s'approcher de la terre à huit cents mètres environ et il peut se croire en parfaite sécurité à ce mouillage par tous les temps, sauf, hélas! par un ouragan aussi violent que celui qui devait éclater.

Le temps avait gardé bonne apparence jusqu'à six heures du soir; aucun symptôme ne faisait présager une tempête, à tel point que plusieurs officiers étaient descendus en promenade à terre avec le canot-major. A ce moment, la brise fraîchit rapidement et la mer ne tarda pas à grossir; le canot-major eut beaucoup de peine à regagner le bord. Le baromètre, dont la baisse indique d'habitude l'approche d'un ouragan, se maintenait assez haut et l'on pouvait croire à une simple bourrasque passagère. Néanmoins le commandant fit allumer les feux de ses chaudières, afin d'être prêt à tout événement.

Le croiseur était mouillé sur ses deux ancrages, qui le tenaient solidement. Mais des vagues d'une hauteur prodigieuse le soulevaient à chaque instant, lui impriment des mouvements désordonnés et balayant son pont de l'avant à l'arrière, au risque d'entraîner plus d'un matelot dans leur course folle.

Toute la nuit la machine fut mise en marche pour soulager les chaînes et leur éviter une tension dangereuse, lorsque, à quatre heures du matin, les deux chaînes se cassèrent en même temps et l'infortuné croiseur, impuissant à resouler le vent, malgré sa machine à toute vitesse, incapable de se diriger dans cette mer en surie, venait bientôt faire côte.

En approchant de la terre, une lame énorme le souleva et le transporta au-dessus des récifs à fleur d'eau, sur lesquels il vint, pour ainsi dire, se planter.

Dans la secousse, l'arrièrerie se cassa net, en se séparant brusquement du reste de la coque, et s'abîma dans les flots, entraînant le mât d'artimon, la passerelle d'arrière, deux canons de 14 avec leurs affûts et aussi les malheureux, au nombre d'une quinzaine, qui se tenaient alors sur cette partie du navire.

Un canot bien conduit put gagner la côte et sauver quelques hommes, un autre canot ne put y parvenir. Dès lors, l'équipage — ou ce qu'il en restait — demeura sur le tronçon de l'avant, attendant la fin de la tourmente, en proie à de terribles angoisses.

Quatre heures se passèrent ainsi dans cette cruelle attente. Enfin, vers huit heures et demie, le commandant profita d'une accalmie relative pour faire porter à terre un bout de corde qui permit d'établir un va-et-vient pour sauver l'équipage.

A dix heures précises, le commandant quitta, le dernier, le lamentable débris de son croiseur. Il retrouva sur la plage ses compagnons d'infortune. On se compta : vingt-trois, dont deux officiers, manquaient à l'appel!

Le commandant Vuillaume rend hommage dans son rapport au courage de tous et au dévouement des officiers et des gradés de l'équipage. Le bon ordre qui n'a cessé de régner a empêché tout affolement. C'est au sang-froid de chacun qu'on doit de n'avoir pas un plus grand nombre de morts à déplorer.

Les naufragés ont été recueillis dans l'hôpital ou dans la demeure du résident et entourés des soins les plus attentifs par les habitants de Sainte-Marie, qui avaient vu se dérouler sous leurs yeux le sinistre drame sans pouvoir rien faire pour en atténuer les conséquences. Presque tous les survivants avaient des contusions. Le commandant, entre autres, avait une blessure à la nuque; mais, surmontant son mal, il ne cessa de donner le plus bel exemple de calme et de sang-froid. A terre, tout était dévasté. Plantations, cultures, tout avait été détruit. Rien n'avait pu résister à ce terrible cyclone.

Tel est le récit de ce naufrage, d'après le rapport émouvant qu'en a fait le commandant du *La Bourdonnais*. En parcourant tout à l'heure les pages écrites par ce marin au lendemain de la catastrophe, ma pensée s'en allait vers les familles éploées des vingt-trois morts engloutis par la mer surieuse, et je me répétais cette fin d'une chanson du poète Yann Nibor :

Quand sur la mer y a des gros flots,
Terriens, plaignez les pauv's mat'lots !

MARC LANDRY.

MAISONS DE VERRE.

Il y avait à Chicago, dans les environs de l'exposition universelle qui va s'ouvrir, un grand terrain disponible; on songeait à y ériger un groupe de maisons de rapport.

Des maisons de rapport! C'est une chose généralement lucrative, mais toujours banale en tous pays, et les habitants de Chicago ont, d'ailleurs, tout essayé dans cet ordre d'idées avec une louable opiniâtreté. Ils en ont fait de grandes, de petites, de longues et de larges, avec des usines à vapeur de plusieurs milliers de chevaux de force dans les greniers; ils en ont fait aussi de quinze et dix-sept étages, sans escaliers; ils ont expérimenté tous les matériaux imaginables.

Comment trouver encore du nouveau à l'occasion de la *World's Columbian Exposition*? On allait y renoncer, même en Amérique, lorsqu'un entrepreneur avisé s'est déclaré prêt à bâtir sur le terrain, objet de tant de soucis, un groupe de dix-sept maisons de rapport en verre!

La maison de verre, quel rêve réalisé! Hâtons-nous d'ajouter que la vertu n'a rien à voir en cette affaire. Ces maisons translucides sont destinées surtout, et tout prosaïquement, à contenir des bureaux, des magasins